

L'exposé d'Alexis Vilain : « Identité, entre fiction et réalité » (8/11/2022) était un travail de philosophe, il montrait du métier. Il a déplié le concept avec beaucoup de précision en distinguant la personne, le moi, le sujet, et en reliant ces notions à une interrogation philosophique d'ensemble sur la conscience dont Freud lui semble représenter au XX<sup>e</sup> siècle un point d'aboutissement ( et de contestation avec la notion d'inconscient). De façon quelque peu surprenante, mais pédagogiquement efficace, sa principale référence à l'oeuvre de ce dernier a été « Totem et tabou », essai fortement discuté. Sa conclusion, au terme d'une intervention qui a visiblement mobilisé l'auditoire : que « l'identité n'est qu'une couverture par laquelle le vivant-parlant peut supporter la division nécessaire à son existence en tant que sujet ».

Je partage l'idée-force de cette conclusion et trouve convaincante la démarche qui y a conduit. L'identité est une couverture, pas toujours très propre, et parfois même franchement repoussante, comme l'identité que proclament le racisme ou le fanatisme religieux. L'identité est une idée qui a tué et qui tue encore. Nos sociétés ne manquent pas de revendications identitaires exprimées par des victimes autoproclamées et menaçantes. Le communautarisme agressivement identitaire est l'ennemi mortel de la démocratie.

Cependant nous avons tous besoin d'identité, ne serait-ce que comme *carte* qui atteste notre appartenance à une nation. Nous n'en avons qu'une, le lieu de notre vie avec son assise juridique protectrice, même si nous refusons d'y enfermer notre pensée. Il y a pluralité de nations, et il devrait y avoir libre circulation des personnes, selon des règles bien sûr, de l'une à l'autre. L'humanité, Lévi-Strauss l'a rappelé avec une vigueur théorique remarquable – Montaigne l'avait déjà clairement signifié – ne peut être réduite à une seule de ses réalisations.

Bref, en écoutant Alexis Vilain disserter sur l'identité, ma pensée, tout en l'approuvant, est partie dans d'autres directions, prolongeant peut-être la sienne.

D'abord avec « Totem et tabou », dont il a très bien présenté la thèse centrale. Un livre audacieux (1913), qui a fait sursauter ethnologues et philosophes. Au départ de l'ordre humain, de la civilisation, une horde primitive livrée à la toute-puissance d'un père tyrannique. Ses fils ligués le tuent, le mangent et déclarent qu'il est désormais interdit de tuer son père (et aussi d'épouser sa mère). Le père mort et mangé devient totem, dressé au centre du village, et constitue le tabou à partir duquel peut se construire une parenté, une distribution des rôles dans la famille, le jeu des générations est mis en place.

A cette grande hypothèse – l'ordre culturel naît d'un interdit fondamental – Lévi-Strauss a donné une suite scientifique, sur le plan des données observables : « Les Structures élémentaires de la parenté » (1949). La prohibition de l'inceste y est définie comme l'interdit universel à partir de quoi la parenté déploie ses solutions, car il y en a plusieurs, comme le montre l'examen des sociétés les plus simples, objet de

l'ethnologie. Il y a ainsi une logique de la parenté – système qui toujours part de l'alliance avec une femme d'une autre famille. Car partout et toujours ce sont des hommes qui échangent des femmes et non l'inverse. Tout de suite des féministes américaines ont réagi au livre de Lévi-Strauss. Sa leçon principale me semble être que toujours la culture interdit – il est en cela freudien – mais qu'à partir de cet interdit fondamental il y a plusieurs façons de construire de la famille. Construire, entendons-nous, à un niveau inconscient de fonctionnement mental. Inconscient social, concept dans la lignée du maître de la sociologie française : Durkheim.

Lévi-Strauss ne s'est pas aventuré dans l'étude des structures modernes ou contemporaines de la parenté, il a déclaré que ces problèmes étaient beaucoup trop compliqués, car chargés d'histoire, qu'il s'en était tenu aux formes élémentaires, en analysant ces sortes de modèles réduits, simplifiés que présentent les derniers petits groupes humains (ils se raréfient) décrits par les ethnographes. Cependant mettre au clair ce qu'il en est de la parenté aujourd'hui, vu les enjeux idéologiques qui s'y accrochent, ne serait pas un travail inutile.

Restons sur Freud. Le principal de son œuvre n'est pas ethnologique, mais psychopathologique. Tout au long de sa vie (1856-1939) il a exercé un seul métier : psychiatre. Inventant une thérapie toute de paroles, il a bien sûr compris que l'identité personnelle se construit dans un récit de soi – récit sujet à caution, c'est le moins qu'on puisse dire. Que dans cet imaginaire le sujet divisé cherche à s'assurer un équilibre en évitant soigneusement les points litigieux ou névralgiques – par le « refoulement », Alexis Vilain a insisté là-dessus. L'identité est donc un besoin personnel profond qui resurgit notamment chez l'enfant adopté, à qui manque, dans le livre de sa vie, le premier chapitre. *Familles, je vous hais*. Qui a rétorqué à Gide que pour haïr sa famille il fallait en avoir une ? J'ai oublié. En tout cas ce n'est ni Sartre ni Simone de Beauvoir dont les œuvres sont vigoureusement anti-identitaires. Sartre, philosophe-écrivain – tous ne le sont pas, beaucoup ont la prose lourde – a ridiculisé l'homme identitaire portraituré en « esprit de sérieux ». Il visait le bourgeois européen qu'il haïssait. Il haïssait donc son propre milieu. Simone de Beauvoir, femme libre, sans descendance, a donné au féminisme international son slogan philosophique : « On ne naît pas femme, on le devient » (« Le deuxième sexe », 1949, même année que le livre de Lévi-Strauss). L'identité féminine est un leurre, invention de sociétés « patriarcales ». Le duo de choc que la philosophe a formé avec l'avocate Gisèle Halimi a dynamité un ordre moral à bout de souffle. Giscard, libéral souvent lucide, a demandé à Simone Veil de faire le travail juridique qui en effet s'imposait. Non sans mérite, car la plupart de ses partisans poussaient, jusque dans l'Assemblée nationale, les hauts cris.

Le moins qu'on puisse dire est que le mot « identité » est plein d'ambiguïtés et d'ambivalences. Mot dangereux, se demander toujours ce qu'il recouvre. Les philosophes, de Sartre à Foucault, l'ont dans le collimateur. Foucault en 1981 : « Je refuse surtout d'être identifié, d'être localisé par le pouvoir. » Il était alors près de sa fin prématurée (1984), il n'avait cessé dans ses livres de déjouer les assignations

philosophiques, de déranger les classements où on essayait de le cantonner, il s'était voulu dérangeant, selon lui le propre du philosophe.

Ajoutons François Jullien, raisonnant sur le plan interculturel. Un de ses livres récents (2016) s'intitule : « Il n'y a pas d'identité culturelle. Mais nous défendons les ressources d'une culture ». C'est un texte bref, un quasi manifeste qui définit toute culture non par ce qu'elle serait par essence, mais par ce qu'elle peut, avec les ressources dont elle dispose. Des ressources sont par définition disponibles, mais peuvent être délaissées, perdues aussi bien que cultivées et promues, une autre culture peut s'en saisir et en faire une exploitation nouvelle, surprenante. Rien n'est joué d'avance dans un monde global fait d'interrelations. Il est par exemple réducteur de définir la culture de l'Occident comme chrétienne, si on n'ajoute pas immédiatement que cette religion s'y trouve depuis plusieurs siècles mise en tension par son contradicteur, un rationalisme athée offensif, ce qui l'a amenée à évoluer considérablement, ne serait-ce que pour ne pas paraître trop ringarde. A présent l'Europe catholique fait largement appel à des prêtres africains, alors qu'en Afrique un nouveau christianisme (évangélisme) se propage largement. Où sont les identités culturelles ? Il n'y a que des processus, qu'on sait repérer ou non.

Continuons avec Jullien. Sa réflexion est partie de la sinologie. Il a fait un très long détour dans la pensée chinoise où il a rencontré cette idée-force, sur le plan éthique, que le sage ne se bloque jamais dans une identité, afin de conserver toute sa capacité de répondre. Principe (n'en avoir pas) dont s'inspire l'expert d'arts martiaux capable de la plus grande souplesse comme de l'extrême dureté. Dans les *Entretiens* (IX, 4) il est dit de Confucius : « Ce dont le Maître était complètement exempt : il n'avait pas d'idée (privilegiée), pas de nécessité (prédéterminée), pas de position (arrêtée), pas de moi (particulier). » En toute situation, Confucius se voulait *disponible*. Une identité, c'est une limitation. L'Extrême Orient valorise le Vide qui permet de rester *alerte*, l'opposé d'inerte. Ses arts – poésie, peinture, architecture... - cultivent le vide au sein du plein. Ce qui est fort respire bien.

Ce qui me conduit du côté de la littérature, la nôtre, là où on ne fait pas de théories mais où on raconte des histoires. Chez les modernes, surtout depuis Rousseau, on raconte beaucoup la sienne. On se penche sur son passé, dans un récit de soi qui, dans ses plus hautes formes, vise à la fois très profond, dans l'intime, et très large, faisant surgir une époque, un monde. Quelques noms français : Chateaubriand, Hugo, Musset, Vallès, Renard, Proust, Gide, Céline, Sartre. J'oserai ajouter Simenon : avec « Pedigree ». Je laisse de côté les contemporains, mentionnant seulement que la récente dame Prix Nobel appartient à cette illustre lignée .

Quant aux romanciers à l'ancienne, si j'ose dire, les conteurs d'histoire, je décerne un prix spécial à Romain Gary comme exceptionnel démolisseur d'identité. En commençant par lui-même. Une vie et une œuvre hors normes. Deux prix Goncourt : Gary puis Ajar. Lors même que la carrière littéraire du premier décline, à Paris on le dit usé, à bout d'inspiration, celle du second monte et triomphe dans « La vie devant

soi » (1975), l'histoire à Belleville d'une vieille juive, ex prostituée, qui recueille au dernier étage de son immeuble les enfants de consœurs plus jeunes, dont Momo, son préféré, un maghrébin. *Personne, persona, masque*, comme a expliqué Alexis Vilain. Quand on remet le Goncourt à Emile Ajar, absent, il s'est fait excuser, personne ne comprend qu'il est le masque de Gary, maître en changement d'identité. J'aimerais un jour faire de cet écrivain inclassable une présentation plus précise.

Nos parents nous demandent en général de devenir quelqu'un, de confirmer l'identité dont ils nous ont gratifié. Cela fait souvent des déçu(e)s. La mère de Gary, juive russe émigrée, lui laissait le choix : soit grand écrivain français soit ambassadeur de France. Il a été les deux, ou presque – elle n'en a rien su, morte à Nice pendant la guerre quand lui, aviateur de la France libre en Angleterre, partait pour des missions plus que risquées, et entre deux missions écrivait ses premiers grands romans.

L'identité que semble exiger toute connaissance objective, pour avoir prise sur le réel – principe de réalité, dit Freud – n'est peut-être pas un concept philosophique. Car, comme dit Alexis Vilain, elle est toujours « entre ». Plus on l'approche, moins on la trouve.